

FOFO magazine

LE MAGAZINE DE LA CULTURE NIGERIE NNE

6. Musique

Mariama Abdou

7. Patrimoine

**Salou Sékou, Musée régional de Zinder
Nigercultures**

Hommage à Lankondé

10. Cinéma

Mohammad El Kabir

11. Théâtre

Kara da kiyashi

12. Hip Hop

Capitaine Djaff

Ismo One

15. L'entretien

Fatima Amadou Oumarou

16. Littérature

Fatoumata Barry Ibrahim

18. Peinture

**Résidence panafricaine
des femmes plasticiennes**

La mère-enfant

Le Niger face au défi de la
grossesse chez l'adolescente

Saharatou Moussa, 15 ans,
enfant 14 mois

Rapport Niger 2013
état de la population mondiale



connectez-vous facebook sans Internet



Composez le **#135#** et profitez de 3 tarifs avantageux :

70 FCFA
(validité 24h)

Forfait jour


350 FCFA
(validité 7jours)

Forfait semaine

800 FCFA
(validité 1mois)

Forfait mois

se connecter change avec Orange

 Facebook.com/orange.ne - www.orange.ne

Service Clients : 222 depuis un mobile ou
90 222 222 depuis un autre opérateur

la vie change avec **orange™**



Editorial

Par Walter Issaka Alzouma

Chers lecteurs,

Suite à l'éditorial du numéro précédent, le directeur général de l'agence de promotion des entreprises et industries culturelles (APEIC), m'a invité en tant que rédacteur en chef de Fofomag dans son bureau.

Le directeur m'a dit qu'il était surpris des propos tenus dans cet éditorial. « Je ne m'attendais pas à ça, normalement c'est à Fofomag d'aider APEIC dans ses actions puisque nos deux structures font le même travail. Le blocage ne vient pas de nous, nous faisons de notre mieux, sauf qu'au début il y a eu une certaine lenteur au niveau des banques, le retard est dû à ça, c'est à elles les banques que Fofomag devrait s'en prendre et non à APEIC qui lutte chaque jour pour la culture.

En plus il faut que tu saches que ce n'est pas le rôle d'APEIC de convaincre les banques de donner de l'argent aux porteurs des projets. Notre mission c'est de faciliter, et c'est ce que nous sommes en train de faire. Dans le prochain numéro essaie de bien parler d'APEIC, j'espère que tu diras de bonnes choses de nous ». Sur ceux j'ai pris congé de lui.

Quand on sait que pour leurs statistiques concernant le développement des industries culturelles au Niger, APEIC comptabilise les salons de coiffures et les ateliers de couture et qu'ils envisagent dans les prochains mois d'organiser une foire des entreprises et industries culturelles du Niger, on se rend compte que nous n'avons pas la même vision de l'entrepreneuriat culturel que cette agence de promotion. Combien y a-t-il de véritables entreprises culturelles au Niger ? De structures formelles créant des produits culturels et contribuant ainsi au développement du pays ?

Peu après cette rencontre un des porteurs de projets a témoigné qu'un haut cadre du ministère de la culture lui a dit clairement qu'il n'était pas question que l'Etat nigérien prenne en charge les 20% demandés par les banques, contrairement aux autres Etats concernés par l'appui de la BIDC (faciliter l'émergence d'industries culturelles dans les pays de la sous-région). Un cadre a qui l'Etat nigérien a payé des études, des formations, un cadre a qui l'Etat du Niger paye un salaire depuis tant d'années, espérant en échange sa contribution, son service patriotique pour le rayonnement et l'évolution de la culture. Mais, hélas !

Aux dernières informations les porteurs de projets ont pris les choses en main. Ils s'organisent afin de convaincre l'Etat de débloquer les 20%, comme cela s'est passé dans les autres pays.

Je ne peux terminer cet éditorial sans faire part du décès de l'artiste sculpteur Lankondé. En mon nom, l'équipe de Fofomag présente ses condoléances à sa famille et à l'ensemble des artistes.

FOFO MAGAZINE

est une publication de l'Association FOFO

Arrêté n° 0330/MI/SP/D/DGA

BP 10120 Niamey - Niger

E-mail: fofomag@yahoo.fr

Tél: +227 94 25 79 16 / 91 03 99 06

www.fofomag.com

Directrice de publication:

Marie Adji

Rédacteur en chef:

Alzouma Issaka Walter

Rédacteurs:

Bello Marka

Aminatou Sidibé

Aboubacar Sidik Ali

Oumarou Kadyr Koda



www.fofomag.com

le premier site culturel
du Niger!

FOFO

MAGAZINE

**Vous souhaitez faire connaître
vos activités culturelles
envoyez vos articles à:**

fofo.magazine@gmail.com

Vous aimez FOFO ? Faites un don

sur Internet

www.fofomag.com ou [facebook/fofomag](https://www.facebook.com/fofomag)

à la Banque :

Ecobank / Association Fofomag
H0095 01006 604949073011

Le Niger face au défi de la grossesse chez l'adolescente



Chaque jour, 20.000 filles de moins de 18 ans mettent un enfant au monde dans les pays en développement. Au Niger, chaque jour, 256 filles entre 15 et 19 ans mettent un enfant au monde.

La plupart des grossesses chez les adolescentes surviennent dans les pays en développement. Cependant, même si on dispose de données rétrospectives sur les grossesses chez les adolescentes de 10 à 14 ans, on connaît mieux la situation des adolescentes de 15 à 19 ans étant donné que les enquêtes auprès des ménages les atteignent directement.

Au Niger, les enquêtes démographique et de santé réalisées en 2006 et 2012 ont montré que, la proportion des adolescentes ayant déjà commencé leur vie féconde est passée de 39 % à 40 %. Cette proportion augmente rapidement avec l'âge, selon la dernière EDSN, passant de 7 % à 15 ans à 42 % à 17 ans et à 75 % à 19 ans, (68 % des jeunes filles ont déjà eu un enfant et 7 % sont à leurs premières grossesses).

Des données partielles collectées au niveau des régions sanitaires de Janvier à Septembre 2013 viennent renforcer cette évidence : 30% des grossesses vues en Consultations Pré -Natales (CPN) à Zinder étaient chez

les adolescentes de moins de 19 ans contre 17 et 18% respectivement à Diffa et Agadez.

Toutefois, selon les données de Devinfo publiées dans le rapport 2013 La mère- enfant, le Niger, compte parmi les pays à « forte » prévalence de grossesses chez les adolescentes . En effet, 51% des femmes de 20 à 24 ans du Niger signalent avoir mis un enfant au monde avant l'âge de 18 ans.

Chaque jour, dans les pays en développement, 20,000 filles de moins de 18 ans mettent un enfant au monde. Les naissances chez les filles se produisent également dans les pays développés, mais sur une échelle beaucoup plus petite.

Dans le monde, la grossesse survient chez l'adolescente à une fréquence variable selon les régions et les pays, au sein des pays et dans les divers groupes d'âge et selon le milieu. Les naissances chez les filles se produisent également dans les pays développés, mais sur une échelle beaucoup plus petite. Selon les estimations de 2010, 36,4 millions de femmes des pays en développement âgées de 20 à 24 ans, ont signalé avoir eu un enfant avant l'âge de 18 ans et, 28% de ces femmes vivaient en Afrique occidentale et centrale.

La comparaison des résultats des EDS et MICS (1997–2008 et 2001–2011) menées dans les 15 pays à « forte » prévalence de grossesses chez les adolescentes (30 % ou plus), met en évidence des augmentations dans six pays, qui se trouvent tous en Afrique subsaharienne. Parmi ces pays, le Niger occupait la dernière place avec 51% de femmes âgées de 20 à 24 ans qui ont signalé avoir eu un enfant avant l'âge de 18 ans. Dans le monde en développement sur 7,3 millions de grossesses enregistrées chez les filles de moins de 18 ans tous les ans, 2 millions sont survenues chez les filles de moins de 15 ans, soit 27% (UNFPA 2013).

Au Niger la fécondité des adolescentes est très élevée; 75% des filles sont mariées avant l'âge de 18 ans. C'est un phénomène de société qui se voit à tous les âges de l'adolescence. Toutes les régions du Niger y sont concernées, même s'il existe quelques disparités entre elles. Aussi, comme dans toutes les régions du monde, au Niger, les filles paupérisées, peu éduquées, vivant en milieu rural sont plus susceptibles de tomber enceinte que leurs homologues urbaines plus riches et mieux éduquées.



HUIT ELEMENTS POUR REUSSIR

1 Filles de 10 à 14 ans

Interventions préventives auprès des jeunes adolescentes.

2 Mariage d'enfants

Éliminer le mariage avant 18 ans, prévenir la violence et la contrainte sexuelle.

3 Approches multiniveaux

Renforcer les avoirs des filles dans tous les domaines et leur assurer un parcours de vie sain exempt de dangers.

4 Droits fondamentaux

Protéger l'exercice des droits à la santé, à l'éducation, à la sécurité et à la vie à l'abri de la pauvreté.

5 Education

Assurer la scolarisation des filles et leur permettre de poursuivre leurs études plus longtemps.

6 Rôle des hommes et des garçons

Les aider à contribuer à la solution du problème.

7 Education sexuelle et accès aux services

Généraliser l'information adaptée à l'âge et fournir des services de santé utilisés par les adolescents.

8 Développement équitable

Élaborer un programme de développement post-OMD fondé sur les droits de la personne, l'égalité et la durabilité.

256

c'est le nombre de
naissances vivantes chez les
adolescentes de 15 à 19 ans
du Niger par jour

28

c'est le nombre de
naissances vivantes chez les
adolescentes de 12 à 14 ans
par jour au Niger

UNFPA appuie le Niger avec un programme d'investissement dans le capital humain des adolescentes de 10-14 ans et de 15-19 ans :

- Création d'espaces sûrs pour les adolescentes,
- Offre d'un programme modulaire avec éducation sexuelle et reproductive, accès aux informations et services de santé de la reproduction, alphabétisation fonctionnelle et financière, éducation, compétences et aptitudes,
- Rencontres avec des modèles pour le mentoring
- Dialogue avec les communautés autour des problématiques pour changer les normes sociales.



Mariama Abdou est chanteuse et joueuse de molo (instrument traditionnel à 3 cordes). Elle confectionne également des colliers, des djembé et tam-tam pour les enfants.

Parles-nous de ta musique.

Je chante en zarma, peulh et haoussa. J'aime parler toutes les langues. Au Niger il n'y a pas de discrimination, toutes les ethnies n'en forment qu'une. Moi, je suis peulh mais j'aime les autres ethnies et leurs langues, je ne veux pas me limiter.

Le molo je ne l'ai pas hérité de mes parents, c'est une femme qui me l'a appris il y a cinq ans. Je le joue tout en chantant.

Désormais je maîtrise cet instrument; vous savez tout est une question de volonté et quand on veut on peut, voilà comment ça fonctionne chez moi. J'adore jouer le molo.

Grace au molo j'ai pu construire ma propre maison. Tout a commencé un jour où je passais à la télévision et qu'un monsieur m'a remarquée et a aimé ce que je faisais. Il m'a recherché puis m'a aidé financièrement.

Je confectionne les molos moi-même. Pour leur fabrication je n'ai besoin que d'un gros morceau de bois, de cordes, d'un bâton et d'un morceau de peau de vache. La fabrication me prend 72 heures. Personne ne m'a appris à fabriquer des djembé et des tam-tams, j'ai juste observé. Je les vends de 2 500 à 5 000 F, je les confectionne sur commande. Quant aux colliers j'en fabrique quotidiennement car j'ai une forte demande, je gagne beaucoup avec. J'ai des clientes qui viennent de Tillabéri (117 km de Niamey) pour venir à Niamey m'en acheter. Les prix varient de 500 à 5 000 F.

Comment ta famille a-t-elle réagi à ton choix de vie ?

Avec ma famille je n'ai pas eu de problème parce qu'elle sait que c'est juste par plaisir que je joue du molo et non pas pour devenir griotte.

Actuellement je suis la seule femme qui joue de cet instrument, je remercie au passage Goudou, la femme qui m'a appris à en jouer. Avec l'âge elle a abandonné la musique c'est donc à mon tour de l'enseigner à d'autres.

Quelle vision as-tu de la culture nigérienne ?

Concernant la culture nigérienne dans son ensemble je pense que c'est une question de chance. Chaque artiste a sa vision des choses. La grande partie d'entre eux passe son temps à pleurnicher que ça ne va pas, pour d'autres il n'y a pas rien de meilleur que la culture. Moi, je n'en veux pas à la culture, je ne pleurniche pas, je me contente de ce que je gagne du moment où personne ne m'y a obligé. C'est un choix qui m'est propre alors j'assume.

Quel est ton dernier mot ?

Je souhaite la paix pour mon pays. Je profite de cette interview pour attirer l'attention des artistes sur l'importance de signer un contrat écrit avant de se lancer dans quoi que ce soit. Ignorante, j'ai été plusieurs fois victime. Nous devons être vigilants de ces escrocs qui essaient de faire fortune sur nos dos.

Je veux que les uns et les autres sachent que l'artiste est quelqu'un qui fait connaître le pays à travers le monde, quelqu'un qui apporte la joie, alors ça serait bien que les personnes qui en ont les capacités les aident au lieu de les décourager.

Walter Issaka Alzouma

Salou Sékou est un sorko âgé de 72 ans. Il pratique la pêche lors de la crue du fleuve Niger et les cultures maraîchères lors de l'étiage (période où l'eau se retire du fleuve).

Parles nous un peu de la pêche que tu pratiques ?

Ce métier de je l'ai hérité de mes grands-parents. Je confectionne mes filets à la main, un filet me prend 24h. Il y a diverses variétés de filet tels le mamar pour les gros poissons, le tawa-ziri, le birdji, le dandani, etc. Pour pêcher avec on peut l'étaler sur l'eau ou en dessous de l'eau, ça dépend de ce que l'on veut pêcher. Les gros poissons tels que le kerraw vivent dans les endroits rocheux du fleuve, ils sont rare aujourd'hui à cause de l'ensablement du fleuve. Ce phénomène menace de faire disparaître plusieurs parties du fleuve.

Il n'y a pas d'heure pour la pêche. Moi, je laisse le filet 24 heures dans le fleuve avant de le vider, aussitôt fini je le réinstalle. Cette méthode est appelé Gania en zarma.

La pirogue, nous ne la fabriquons pas, elles viennent du Nigéria, souvent les marchands se promènent avec sur le fleuve. Leurs prix dépendent de leurs grandeurs. Les petites peuvent coûter jusqu'à 100 000 F. Des fois nous obtenons un don de pirogues de projets basés au Niger. Ce sont des pirogues qui n'ont pas de moteur, nous conduisons à l'aide de pagaie.

Après la pêche, je transporte le poisson au marché pour la vente, dès fois ce sont les clients qui se déplacent jusqu'au bord du fleuve pour le payer mais souvent nous trouvons le filet vide, sans aucun poisson.

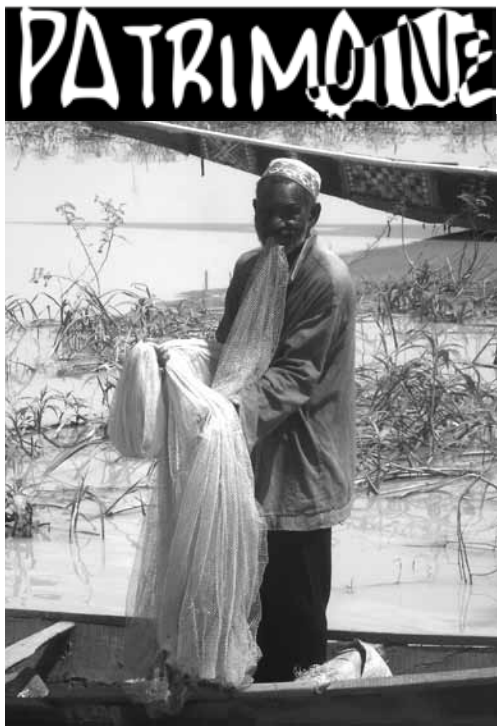
Il paraît que les sorkos ont le pouvoir d'appeler les poissons ?

Les Doh, c'est-à-dire les propriétaires du fleuve, sont capables d'appeler les poissons. Il faut savoir que le fleuve est subdivisé en plusieurs parties et chaque partie est dirigée par un Doh. Ce titre, ils l'ont hérité de leurs aïeux bien avant la colonisation occidentale.

Les Doh n'appellent pas le poisson à tout moment. Ils le font en cas de force majeure ou bien lorsque quelqu'un met en doute le pouvoir qu'ils ont ou bien encore si quelqu'un d'autre essaie de les défier. Mais en tant que sorko nous ne devons pas réagir aux provocations ou aux défis. Nous devons par contre apporter notre secours aux personnes qui se noient. J'ai sauvé beaucoup de gens de la noyade mais il faut savoir y faire, sinon le fleuve emporte la victime et le sauveteur, même s'il est un sorko.

Comment se passe votre cohabitation avec les animaux aquatiques ?

Avec les hippopotames et autres nous nous entendons bien, nous avons de bonnes relations. Lorsque nos chemins croisent les leurs et que nous constatons qu'ils ne sont pas de bonne humeur, alors nous leur cérons la place aussitôt. Nous comprenons lorsqu'ils sont furieux.



Personnellement je n'ai jamais eu de problème avec les hippopotames. S'ils m'aperçoivent me diriger vers eux ils me mettent en garde et si c'est moi qui les aperçois en premier je change d'itinéraire. Dans le cas où il n'est pas furieux c'est lui qui cède la place.

Quelqu'un qui n'est pas sorko, l'hippopotame ne le met pas en garde du danger, il l'attaque directement. L'hippopotame est un herbivore, mais une fois qu'il a attaqué un être humain ou un animal jusqu'au sang il devient et demeure trop dangereux. Il attaque tout sur son passage, y compris les sorkos.

Ce genre d'accident se produit aux heures où l'hippopotame sort de l'eau pour chercher à manger aux abords. A ce moment il devient furieux, parce qu'il a faim. Il passe la journée dans l'eau et en sort au couché du soleil pour brouter. Il lui arrive aussi de monter aux abords du fleuve les après midi. Un midi j'en ai trouvé un couché dans mon potager situé au bord du fleuve, une autre fois dans ma rizière entrain de brouter ma plantation « Là tu me cherches, tu sais » je lui ai dit, mais il m'a ignoré et a continué à brouter.

Est-ce que tu essaies de dire qu'il pouvait répondre à ta question et que toi tu comprenais ?

Ils comprennent tout, ils comprennent toutes les langues. Ce jour-là je lui ai parlé en zarma et il m'a répondu qu'il avait faim. En fait, il avait grandement ouvert sa gueule, c'était sa réponse. A chaque fois qu'il ouvre sa gueule il transmet un message, il le fait également lorsqu'il joue.

Walter Issaka Alzouma

Du 04 au 10 janvier 2014, une délégation de l'ONG Mate ni kani de Bremen en Allemagne, composée de son président Mr Manfred Weule, de mesdames Ingeborg Poerschke, trésorière, et Heidrun Irfp, membre fondateur, a séjourné à Zinder. Cette visite entre dans le cadre d'un partenariat entre cette ONG qui a pour objectifs d'appuyer les musées et de contribuer à la promotion des publications de livres destinés à la jeunesse en langue maternelle et le Musée régional de Zinder ainsi que le sultanat du Damagaram.

Lors d'une cérémonie, qui a réuni au Musée régional les responsables du Conseil Régional de Zinder, les représentants du sultanat du Damagaram, la direction de la Culture, le président de L'ONG entouré de ses collaborateurs, a fait don au musée régional de Zinder d'un rétroprojecteur et d'un lot de cinq facsimilés de l'ouvrage *Le voyage de Barth en Afrique* édité par l'institut Heinrich Barth. Concernant ces ouvrages, deux ont été offerts par la Fondation Heinrich Barth, les deux autres par l'ONG Mate ni kani et le cinquième par le professeur Dr Klaus Schneider, président de l'Association Heinrich Barth. «Ce don combien précieux est le témoignage éloquent du bon partenariat qui tient entre notre musée et votre association», a tenu à dire madame Ibrahim Habsatou, la directrice du Musée régional.

Durant des séances de travail un cadre de partenariat a pu être défini. Il a été entre autres question de l'appui technique que l'ONG compte apporter dans le projet de réhabilitation de la maison Heinrich Barth située dans le quartier traditionnel de Birni, à côté du palais du sultan. Un autre appui concerne l'exposition sur l'histoire du Damagaram au Musée : sa scénographie et son extension avec la présentation de l'architecture et de la géologie du Damagaram, de même que la création d'une exposition Heinrich Barth. Outre ces appuis, l'ONG prévoit d'assurer le volet communication et la création de supports d'informations liées à l'exposition.

Un autre volet de cette visite a été la rencontre entre les responsables de l'ONG et deux artistes zindérois, l'écrivain Bello Marka et l'illustrateur Muhamadu Buhari. Ces derniers ont déjà eu à bénéficier de l'appui de l'ONG dans le cadre de l'appui qu'elle apporte à la promotion de la littérature en langue maternelle à travers les Editions Albassa. Ils envisagent la publication prochaine d'un ouvrage illustré en hausa qui porte sur l'histoire de Dorougou, un ressortissant de Kantche qui a été au service de Heinrich Barth lors de son séjour à Zinder.

Les hôtes du Damagaram n'ont pas manqué d'adresser leurs sincères remerciements au sultan du Damagaram, son altesse Aboubacar Oumarou Sanda qui a tenu à rendre agréable leur séjour à Zinder, en assurant à la fois leur transport, leur hébergement et la prise en charge de leur sécurité.

Bello Marka

Zoom Sur Heinrich Barth
Né le 16 février 1821 à Hambourg et mort le 25 novembre 1865 à Berlin, Heinrich Barth était un explorateur de l'Afrique occidentale, mais aussi un linguiste, géographe, ethnologue et anthropologue allemand. Avec l'explorateur anglais James Richardson, chargé par des sociétés protestantes anglaises d'étudier la piste de Tripoli au Soudan, et Adolf Overweg, un géologue

allemand, Heinrich Barth part de Tripoli le 25 mars 1850. Ils atteignent Mourzouk, un marché d'esclaves au Fezzan, puis Rhat au Tassili, la ville des Touaregs qui leur sont hostiles pendant la traversée du Ténéré. Ils passent à Agadez. À Zinder, les explorateurs se séparent. Ils doivent faire leur jonction au bord du lac Tchad. Richardson n'y arrivera pas et Overweg mourra quelque temps après avoir recueilli des indications sur les crues et sur les parties navigables du lac. Entre-temps, Barth étudie les cours du Logone et du Chari, tous deux tributaires du lac Tchad. Il rejoint la Bénoué, affluent du Niger, à Yola, apportant ainsi des informations indispensables à une première explication du système hydrographique de la région.

Ses compagnons ayant disparu, il renonce à l'Afrique orientale et décide d'étudier le cours du Niger. Il rejoint celui-ci à Say et, passant par Hombori, atteint Tombouctou. Il y séjourne pendant six mois et écrit les premiers éléments d'une histoire des Songhaï à partir de manuscrits arabes. Il redescend le Niger jusqu'à Say, atteint le Tchad en passant par Sokoto et Kano, au Nigeria. Sur la route du retour, dans le massif du Bornou, il rencontre Vogel, un astronome allemand parti à sa recherche. Ce dernier, continuera le travail de Barth mais sera assassiné dans le massif du Ouaddaï.

Barth rejoint l'Angleterre par Tripoli en 1855. Son voyage aura duré cinq ans. Les informations ethnologiques, linguistiques, historiques et géographiques qu'il rapporte sont les premières qui soient aussi rigoureuses et précises. Elles seront souvent confirmées par la suite. Il publia cinq volumes *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika* (1857) qui furent traduits en anglais et en français : *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale* pendant les années 1849 à 1855 (1861), et obtint, seulement en 1863, une chaire à titre provisoire à l'université de Berlin. Jusqu'à sa mort, son pays refusa de reconnaître la valeur du premier explorateur scientifique du continent africain.

De la maison dans laquelle il a séjourné à Zinder il ne subsiste aujourd'hui qu'une plaque commémorative.

PATRIMOINE



Nigercultures.net : un site culturel en devenir

Du 17 au 22 décembre 2013 s'est tenue dans l'enceinte du musée national Boubou Hama une formation des 10 relais venus de Niamey et des différentes régions du Niger qui doivent assurer la collecte des données pour le compte du site culturel www.nigercultures.net

Initié par l'ONG CAH (Culture, Art, Humanité) dirigé par Maki Garba, avec l'appui du Programme d'Appui à la Société Civile, financé par l'Union Européenne, ce projet a pour but de réaliser à travers un site internet attractif, un annuaire exhaustif des créateurs et des opérateurs culturels nigériens, d'offrir la visualisation de leurs créations et des outils de recherche performants, tant au grand public qu'aux professionnels de la culture.

Ainsi, le travail de ces 10 relais formés par Maud de la Chapelle d'Africultures, l'une des associations qui gèrent la plateforme Sudplanète - dont l'ambition est d'assurer la mise en réseau des cultures du Sud - commence déjà. Il va consister à répertorier et à mettre sur le site les artistes, les groupes, les associations culturelles, les ONG qui œuvrent dans le domaine de la culture et les différents événements culturels. Mais il va consister aussi à familiariser les artistes eux-mêmes et tous ceux que la culture à un titre ou à un autre touche, à avoir accès au site et à savoir utiliser sa base de données qui fédère les acteurs culturels des pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique.

En créant un profil à travers www.spla.pro qui est en lien avec www.nigercultures.net, il sera désormais possible pour tout artiste nigérien de donner de la visibilité à son art, surtout quand on sait que seule une bonne visibilité de son travail sur le plan international peut permettre à un artiste à prétendre vivre de son art.

Cette initiative salubre, qui rejoint les efforts que votre magazine en ligne fofo mag ne cesse de fournir pour aider au rayonnement de la culture nigérienne, va, sans nul doute, impulser une nouvelle dynamique à l'art et à la culture du Niger.

Bello Marka

PATRIMOINE



Hommage à Issoufou Lankondé

C'est avec une très grande tristesse que nous avons appris le décès de l'artiste Lankondé survenue le 28 janvier 2014 à l'Hôpital National de Niamey des suites d'une maladie.

Né le 4 juillet 1954 à Winditane (Balléyara), il se passionne pour le dessin dès l'enfance et s'oriente vers la sculpture après une visite au CCFN de Niamey. Sa toute première sculpture il l'a réalisée en 1969 pour une exposition au Centre Culturel Américain de Niamey qui se trouvait à l'époque à côté du Grand Marché. Il enchaîne ensuite des expositions au CCFN de Niamey et de Zinder et à l'institut canadien des arts tout en enseignant les arts plastiques au Lycée Issa Béri et à l'INJS.

Grâce à ses expositions il voyage un peu partout dans le monde avant de partir se perfectionner en 1974 à l'école des beaux arts et des arts industriels à Bourges (France). Il étudiera également au musée de paléontologie et à l'école des beaux arts de Tours (France).

Les œuvres d'Issoufou Lankondé parsèment les rues des villes du Niger. On lui doit notamment le cheval de Diffa, les bustes d'Oumarou Ganda au CCOG et de Boubou Hama au musée national de Niamey, le porte drapeau et la fontaine de la DST, le portail de l'hôtel de ville de Niamey. Il est également l'auteur des girafes du musée national de Niamey et de l'hôtel de l'amitié de Tahoua et de la sculpture du franc CFA dans l'enceinte de la BCEAO.

En 2007 il participe à un immense rassemblement de sculpteurs en Chine où il remporte une médaille pour son chamelier touareg grandeur nature, symbole de la paix. En décembre 2008 il est décoré officier des palmes académiques par le président de la république du Niger.

Il est parti avec son rêve : la concrétisation de l'école des Beaux Arts de Balléyara, un projet qu'il portait depuis de nombreuses années et qui a commencé à prendre forme en 2011. Espérons que cette école sorte de terre, avec l'appui du Ministère, et porte le nom de son illustre promoteur.



CINE

Mohammad El Kabir



Rencontre avec Mohammad El Kabir Souleymane. Réalisateur, il est aussi président d'une association de jeunes appelée jeunesse active du Niger. Il est entré dans la réalisation cinématographique suite à une histoire qu'il a vécu au Burkina Faso pendant qu'il y était pour ses études.

Parle-nous de tes débuts.

Tout a commencé en 2005, lorsque je travaillais comme agent commercial au niveau d'une chaîne de télévision privée de Ouagadougou appelée SMTV Sports and Music TV.

J'assistais également les réalisateurs dans l'audiovisuel, ce qui m'a permis de côtoyer pas mal de gens du cinéma. J'ai même été retenu pour jouer dans la série burkinabè Commissariat de Tempé, mais malheureusement j'ai renoncé au moment des répétitions à cause d'un burkinabè qui a jeté l'anathème sur la culture nigérienne.

J'ai eu du mal à digérer ses propos alors j'ai arrêté de jouer. C'est cette offense qui m'a donné la force d'embrasser le cinéma, elle m'a donné la force de revenir dans mon pays afin d'écrire, de réaliser et de produire un film, par patriotisme.

Au Burkina, j'étais aussi formateur en théâtre, ce qui m'a permis de me perfectionner dans la mise en scène et la scénarisation.

A mon retour au Niger en janvier 2013 je me suis lancé dans ma passion, le cinéma. Peu de temps après j'ai écrit le scénario de mon premier film intitulé L'origine du mal.

Quel genre de film est-ce ?

C'est une série de 75 épisodes. Chaque épisode dure 26 minutes.

En janvier 2013, nous avons commencé par mettre en application le scénario, j'ai fait la mise en scène moi-même, je donnais aussi des formations de comédien aux acteurs. Au mois de février, avec le concours matériels du CNCN (Centre National du Cinéma Nigérien), nous avons pu réaliser les quatre premiers épisodes de la série. Le travail a duré jusqu'au mois d'août 2013.

Le 9 Novembre 2013, nous avons sorti officiellement ces premiers épisodes lors d'une projection au Centre Culturel Oumarou Ganda (CCOG) de Niamey.

Sur le tournage de ces 4 premiers épisodes il y avait 33 acteurs officiels et 18 figurants.

Ces 75 épisodes sont divisés en 5 saisons, chaque saison est composée de 15 épisodes. Nous allons bientôt reprendre le travail pour pouvoir produire les 11 épisodes restants afin de boucler la « saison 1 » de l'origine du mal.

Quel message reflète le titre ?

Le titre est énigmatique. Le quotidien de la jeunesse nigérienne ou africaine est similaire, dans le sens bien sûr d'avoir un certain nombre de problème en commun. Avec mon staff nous avons essayés d'identifier tous les problèmes auxquels nous sommes confrontés et nous avons essayé de les caricaturer à travers le cinéma.

Pour chaque problème, il y a des solutions qui pourraient être trouvées. Quand nous avons fait l'analyse de tous



ces problèmes que nous avons identifié pour les intégrer au scénario, nous avons constaté que tous ces maux se résument en un seul mal.

C'est pourquoi dans l'association de ces maux qui assaillent la population nigérienne de façon générale chacun se fera sa petite idée de ce qui peut être l'origine du mal.

Il y a des problèmes éducatifs qui sont évoqués dans ce film, les problèmes de santé, la délinquance juvénile. Il y a surtout le problème fondamental qui est celui de la mentalité de notre population. A travers l'origine du mal, ce que nous voulons c'est amener un changement de mentalité au niveau de la population nigérienne.

Comment as-tu procédé pour écrire ton scénario ?

Mon avantage c'est le fait que je suis déjà metteur en scène, ce qui fait qu'à chaque fois que j'écris mon scénario j'ai ma mise en scène pour le repérage des lieux.

Ca me permet d'écrire mon scénario séquences par séquences selon la chronologie du film. Cette méthode me permet d'écrire directement mon scénario et en même temps de faire une simulation de sa durée afin de connaître la durée de chaque séquence et donc d'arriver à des épisodes de 26 minutes cohérents. Ce qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'écrit d'un film ou d'une série, c'est la chronologie.

Qu'est-ce qui t'a incité à débiter par une série ?

C'est pour taper fort. Parce que ça me fait mal de constater que toutes les chaînes de télévision que nous avons au Niger ne font que diffuser jour et nuit des séries qui nous viennent d'ailleurs, des séries qui n'ont rien à voir avec nos réalités, des séries qui déroutent les téléspectateurs et notamment les jeunes.

Ces séries brésiliennes ou leurs semblables sont achetées à coup de millions par ces chaînes de télévision et surtout par des sociétés basées au Niger.

Or au Niger nous avons des potentialités qui peuvent mieux faire, qui pourraient permettre à ces chaînes de passer régulièrement des productions locales. Si celles-ci injectaient ces millions dans la production cinématographique nigérienne il va de soi que le cinéma nigérien pourrait étendre ses ailes. C'est dans ce sens là que j'ai décidé de débiter par une série, ça me tient à cœur de finir les 75 épisodes avant de pouvoir entamer un autre film.

Ton dernier mot

C'est l'occasion pour moi de lancer un appel à l'ensemble de la population nigérienne à aimer la culture nigérienne, que cette population sache que c'est à elle de faire évoluer cette culture, qu'elle apprenne surtout à acheter les produits nigériennes, c'est cela qui permettra aux artistes de vivre.

Walter Issaka Alzouma



Concours du théâtre et de l'humour Kara da Kiyashi à Zinder

Du 09 au 11 janvier 2014, à la Maison de la Culture Abdou Salam Adam de Zinder, sous l'égide du maire de ville, docteur Mahaman Bachir Sabo, avec l'appui financier de la Fondation Orange Niger, a eu lieu le concours du théâtre et de l'humour Kara da Kiyashi. Même si pour la première édition l'organisation est restreinte à la ville, la région de Zinder peut se targuer d'avoir pu organiser, sur initiative propre, cette activité qui lui est dévolue dans le cadre de la décentralisation thématique des activités culturelles.

Pendant ces trois jours, ce sont 5 troupes théâtrales engagées en théâtre et 8 en humour qui ont compété.

Cette belle initiative du maire de la ville soutenue par la fondation Orange Niger a fait le bonheur du public zindérois qui, malgré le froid, a tenu à faire le déplacement. Cette réponse constitue la preuve que, malgré l'état de veille dans lequel est plongé depuis quelques années cette discipline dans la région, le public est resté fidèle au théâtre.

Dans son discours d'ouverture, le docteur Mahaman Bachir Sabo n'a pas manqué de souligner que cette initiative n'est que justice rendue à Zinder qui a fait naître de grandes figures du théâtre Nigérien dont Abdousalam Adam, Hadjia Délou dite Kara da Kiyashi dont le concours porte le nom, Mallam Zourou, Neino, Kasa, pour ne citer que ceux là.

Ces trois jours ont été un grand moment de bonheur et de réjouissance; pour les artistes qui ont trouvé un terrain d'expression; pour le public qui a pu renouer avec des disciplines culturelles qui lui sont chères et se recréer; mais aussi pour les autorités qui ont pu gagner un pari osé; enfin pour les organisateurs dont l'éloge n'a pas tari dans la plupart des créations présentées lors de cette grande rencontre théâtrale.

Dans son discours de clôture, le maire de la ville, ovationné pour la circonstance par le public, n'a pas manqué d'annoncer la tenue, dans le courant de l'année, d'un des plus grands événements culturels de la région, le carnaval populaire Wasan Kara et de bien d'autres activités culturelles, mais aussi sportives.

Cet intérêt manifesté par les autorités élues pour la culture notamment pour le théâtre est à féliciter et à encourager quand on sait que la culture est un puissant outil de développement à la base des populations.

Bello Marka



Rencontre avec l'un des pionniers du Hip Hop made in Niger : Capitaine Djaff, installé aux Etats Unis depuis une dizaine d'année. Membre fondateur de la formation Lakal-Kaney, le premier groupe à sortir un album rap au pays en 1998 : la voix du ténére qui sera suivi quelques années après par un second opus intitulé l'esprit qui ne meurt jamais.

Depuis dix ans tu n'as pas vraiment changé, à part peut être la barbichette ...

La barbichette ! D'abord artistiquement c'est pour être différent des autres. Avant que je ne parte de Niamey c'était gorgneye mane deye (on n'est pas branché), à cette période elle était toute petite ma barbichette. Aujourd'hui est elle assez longue, alors « faites gaffe les mecs sinon capitaine Djaff fait des baffes », je blague bien sur !

Capitaine

Dans quel cadre êtes-vous partis aux Etats-Unis d'Amérique ?

Celui de la musique, le hip hop. Mon groupe était invité en Juillet 2003 par une maison de production appelée African Galaxy Record. C'était pour un concert mais nous en avons fait deux. Après nous avons continué dans la musique comme nous l'avions prévu. Mais vous savez chaque artiste a sa manière de voir les choses, surtout dans un groupe où on a tous des idées différentes. Donc à un moment donné le groupe s'est dispersé, ce qui a mis frein à notre travail collectif.

Et ensuite ?

Musicalement je me suis calmé pendant quatre ans. Après j'ai repris toutes les compositions que nous devions faire ensemble mon groupe et moi. Aujourd'hui j'ai mon propre album de 17 titres qui sera bientôt sur les ondes. Il s'intitule DJAFFOLUTION, mais je dois d'abord voir ça avec le bnda à fin de pouvoir le mettre sur les ondes. Une partie de cet album est enregistré en live et l'autre avec des instruments électroniques. Je me suis autoproduit, en fait j'ai mis un studio en place là bas.

Comment s'appelle ton studio ?

Cabascabo Music. C'est Haoussa. Ça veut dire gangsta, celui qui ne se laisse pas faire. On en a plein ici même à Niamey au marché katako, au petit marché. Je fais de la composition musicale, du mixage et des enregistrements. Il se trouve chez moi dans le sous sol. Mon propre voisin ne sait pas qu'il y a un studio chez moi, les gens de mon quartier non plus. Pour être connu là bas il faut être un Mickael Jackson. Là je suis en train de monter un module de mastering. On a déjà débuté l'audiovisuel et voilà, c'est petit à petit.

Je ne fais pas que du hip hop. J'ai produit des sons avec du accola qui est un instrument que je jouais quand j'étais enfant, c'est un monocorde. Il me rappelle mon enfance cet instrument, alors j'en ai confectionné un aux Etats-Unis, que j'ai joué dans ma musique.

Je suis partie jusqu'à toucher à l'afro beat, j'ai enregistré aussi deux groupes de Rock, je suis partout en fait. Je ne me suis pas démarqué du rap, je resterai toujours rappeur.

Je travaille dans le studio du lundi au jeudi, les autres jours je travaille dans une maison de production.

Deux de tes clips passent sur les télévisions locales, ou les as-tu réalisés ?

Born et Love, mes deux clips vidéo qui passent actuellement sur les chaînes nigériennes ont été conçus aux USA avec des jeunes étudiants de l'université de North Carolina. Ce sont des togolais, des béninois, un nigérian, trois américains qui ont du talent. Ce sont des vidéos de qualité.

Cabascabo Music a aussi enregistré deux nigériens qui ont grandi là bas aux Etats-Unis, leurs albums et leurs

vidéos clip sont dans les bacs. Il s'agit de Talibé et de Dark Meat. Ce sont vraiment des jeunes qui ont du talent. J'ai fait également des featuring avec Psychopathe du groupe de rap nigérien Wassika et Armstrong de Wass-Wong. Nous avons enregistré cinq titres en un week-end de vendredi à dimanche.

Le souhait qui me tient cœur c'est de créer un pont entre les Etats-Unis et le Niger d'abord. Des gens ont déjà essayé mais ces artistes n'ont pas réussi. Ce pont servirait à la production artistique de tout genre confondu. Ça nécessite certes beaucoup d'argent mais quand il y a la passion tout est possible...

Qu'est-ce qui t'as amené au Niger ?

Je suis rentré à Niamey pour rendre visite à ma famille et en profiter pour présenter l'introduction de mon album.

Comment as-tu retrouvé la scène rap ?

Le rap que j'ai retrouvé n'est pas tellement du rap et en plus il y a trop de style de musique du Nigéria où des filles chantent comme des chattes et tout ça.

Techniquement si je suis ingénieur de son je ne pourrais pas enregistrer ce genre de chanson.

Aussi on a la tête dure nous les rappeurs, nous n'écoutons personne à commencer par moi. Certes je suis un rebelle de nature mais cela ne me fait pas perdre la tête.

Lorsque je suis arrivé j'ai fait un tour chez l'artiste John Sofakolé, à mon arrivée chez lui je lui ai dit ai ka ga nanou (je suis venu tête) en Zarma, ça veut dire que je suis venu apprendre, voyez vous c'est ce que les autres rappeurs ne font pas.

Ton groupe Lakal-Kaney, existe-t-il toujours ?

Il n'y a jamais eu de conférence extraordinaire Lakal-Kaney où il est dit : bon c'est fini, on casse le groupe. Ce qui est sûr c'est que je connais mes gars et je sais que le jour où nous allons nous réunir soyez sûr que ça va péter de la musique. J'ai passé que des bons moments avec mon groupe et on a fait de bons business, Lakal-kaney c'était aussi du business.

Aux Etats-Unis nous faisons tout le temps de scènes, mais ce n'est pas de scènes comme les Jay-Z, non, c'est juste des scènes entre africains, nous ne sommes même pas connus. Les américains n'acceptent pas une autre musique qui vient d'ailleurs. Pour moi c'est le pays le plus cool au monde à part le Niger.

Quel est ton dernier mot ?

Je dis merci à Fofa pour tout ce qu'il fait pour la culture nigérienne. Etant aux Etats-Unis j'ai les échos de ce qui se passe au Niger grâce à l'internet par le biais de Fofa. Je suis accro de Fofa, c'est à partir de ce site que j'obtiens toutes nouvelles musicales.

Walter Issaka Alzouma

La scène ouverte rap refait surface, mais avec de sacrés changements...

A la base, cet événement était un concours destiné aux groupes de rap n'ayant pas encore d'album. Les présélections duraient trois jours et étaient suivies d'une caravane à l'intérieur du pays pour les trois lauréats. C'était une manière pour le CCFN et Laurent Clavel alors directeur et initiateur de la scène ouverte rap (SOR) d'aider ces jeunes talents en produisant leur premier album. La première édition a eu lieu en 2004 avec comme lauréats Sah Fonda de Tillabéry, MTS Matassa de Tessaoua et Métaphore crew de Niamey. Peu après la seconde édition, Laurent Clavel quitta le Niger en laissant SOR comme héritage au rap nigérien.

A cette époque la scène ouverte rap était accompagnée par d'importants partenaires mais après le départ de Laurent Clavel, cet événement est devenue une préoccupation de second ordre pour le CCFN et d'édition en édition l'organisation et la qualité de l'événement n'a cessé de chuter, entraînant d'année en année le départ de partenaires.

Le 20 décembre 2013 a eu lieu le départ à Niamey de la tournée de la dixième édition de scène ouverte rap. Le premier concert s'est tenu le même jour à Tahoua (environ 600 km de Niamey)... On imagine aisément la fatigue des artistes.

Quand à l'organisation, cette fois-ci il n'y a pas eu de compétitions, les organisateurs ont choisi quatre artistes, sur des critères inconnus, ayant déjà un album. Il s'agit de Makris du groupe Eman Kayan (Agadez), Afroman de la formation R-AfroKassada (Niamey), El-Grintcho (Niamey) et Suprême Sadeck (Niamey) pour cette tournée.

Après 10 jours de tournée dans 9 régions du pays, le concert de clôture prévu le 5 Janvier 2014 a eu lieu le 18 janvier 2014 au CCFN. Ce soir là il n'y avait que 23 personnes dans la salle. De plus, parmi les 4 rappeurs choisis il n'y avait que Afroman et El-Grintcho qui sont montés sur scène, pour ce qui est de Suprême Sadeck et Makris on ignore pour l'instant les raisons de leur absence de la scène, cependant l'un des deux rappeurs qui a presté ce soir là a affirmé avoir vu le rappeur Sadeck dans la salle ce 18 Janvier 2014...

Last but not least, la photo de l'affiche provient d'une photo de scène de la caravane Hip-hop 2011 organisée par l'Association FOFO en collaboration avec l'Ambassade des Etats-Unis, montrant Afroman devant une MJC remplie de monde... Une publicité mensongère pour cet événement qui a peu rassemblé tout au long de sa route avec un point d'orgue pour Zinder et Niamey où on a dénombré moins de 30 spectateurs.

Walter Issaka Alzouma



Soumaila Oumarou Hima Diallo est rappeur, plus connu sous son nom de scène Ismo One. Sa carrière débute en 2002 avec la sortie de son premier single intitulé Hey wa tounou ga key (prenez garde), un titre qui a cartonné au Niger. Ismo One définit le Rap comme l'art des hommes nobles et dignes, qui se battent jour et nuit pour les droits et liberté de l'homme : R pour regarder, A pour analyser et P pour parler. Depuis 2011 il vit aux Etats-Unis.

Quelles sont les raisons pour lesquelles tu es parti t'installer aux Etats-Unis ?

Pour plusieurs raisons. Premièrement à cause des études que je n'ai pas pu poursuivre au Niger. Aux Etats-Unis, j'ai pu rattraper le temps perdu. La deuxième raison c'est que je viens d'une famille où tout le monde voyage, nous sommes des nomades, le voyage fait partie de notre vie quotidienne. La troisième raison c'est pour ma musique. Ici je fais des concerts, je vends des

CD sur internet, je participe à des festivals, je rencontre de grands artistes venant de partout et je suis fier de moi-même. C'est pour toutes ces raisons que je me suis installé là-bas.

A quel niveau était le rap nigérien avant ton départ ?

Il était complètement mort. Danny Lee était le seul qui gardait le cap. J'ai aussi enregistré un son avant mon départ pour les USA, c'était un featuring avec Jivis, malheureusement ce titre n'a pas cartonné, peut-être c'était parce que nos fans étaient plus intéressés par le couper-décalé ivoirien.

Quelles sont les réalisations que tu as eu à faire aux Etats-Unis ?

J'ai réalisé un album qui s'intitule Le système de l'occident. Ça parle de nos nobles valeurs traditionnelles africaines et de toutes ces innovations modernes occidentales. Le tout fait un mélange musical homogène universel.

Cet album est un album de revendication, de dénonciation et de conscientisation mais j'aborde aussi les thèmes de l'amour et de la joie.

Il y a plusieurs styles musicaux dans cet album : du rap, du reggae, de l'afro-pop et du dance hall.

J'ai aussi réalisé le vidéo clip du titre de l'album: Le système de l'occident, qui passe déjà sur la chaîne Africable TV et sur Trace TV Africa qui est une chaîne privée basée en Afrique du sud pour la promotion des artistes africains. J'ai également réalisé le vidéo clip du titre African dance hall, produit par John David.

Récemment tu étais à Niamey pour un concert. Comment cela s'est-il passé ?

J'étais à Niamey pour présenter mon album à mes fans. J'ai fait le plein au premier concert à la MJC Diado Sékou, cela m'a permis de voir à quel point le public nigérien tenait à moi. Sauf qu'il y avait un problème de sonorisation, j'ai du chanter en acappella. Pour satisfaire le public j'ai refait un deuxième concert gratuit au CCFN afin de retourner avec fierté aux Etats-Unis.

Quels sont tes projets ?

L'année prochaine je participerai à des festivals qui se tiendront dans les différents états des Etats-Unis.

Actuellement je bosse sur mon deuxième album. Je prépare un son afro pop sur lequel j'espère voir danser toute la jeunesse nigérienne. Je serai bientôt à Niamey pour mon la présentation de mon deuxième album qui sortira fin septembre 2014.

Ton dernier mot ?

Je salue mon public que j'aime beaucoup, sans lui je ne suis rien. Je remercie ceux qui m'ont soutenu depuis le début jusqu'aujourd'hui. Restons soudés, aimons-nous les uns les autres. Le Niger est notre maman, comme il est vieux c'est à notre tour d'y prendre bien soin.

Walter Issaka Alzouma



Amadou Oumarou Fatima connue sous le nom de Miss Tifa est animatrice. Elle a embrassé cette carrière en 2001 à la radio RM où elle était entourée de nombreux animateurs tels que Dr Pym, Castro, Mayana, Big dady, Gino Adjé etc. Après RM, Tifa a poursuivi sa carrière à la radio Horizon fm, puis à la radio Anfani où elle a décidé de prendre congé de ce métier pour s'occuper de sa petite famille. Aujourd'hui elle étudie le journalisme audiovisuel au niveau supérieur à l'I.F.T.I.C. Rappelons aussi que Miss Tifa a été représentante de l'émission Couleurs tropicales.

Parles-nous de ton parcours d'animatrice.

J'étais animatrice radio mais j'étais surtout animatrice sur scène, ce qu'on ne trouve plus malheureusement aujourd'hui. C'est difficile de trouver aujourd'hui une animatrice qui fait la scène surtout si c'est pour animer du rap. Moi c'était ça ma spécialité, je me sentais vraiment à l'aise en le faisant, c'était quelque chose que j'aimais beaucoup, j'étais pratiquement tout le temps sur scène. D'ailleurs voilà comment je me suis approchée des artistes nigériens, je les ai connus sur scène.

Tout ce que j'ai eu à faire pour la musique nigérienne c'était sur la scène que je l'avais fait, mais aussi à travers bien sûr le rôle que j'ai eu à jouer en tant que représentante de l'émission couleurs tropicales au Niger.

Comment as-tu été choisie comme représentante au Niger de l'émission ?

J'ai commencé ce boulot en 2003-2004. En fait j'ai été approchée par un ami qui m'a mis en contact avec Claudy Siar. A l'époque j'avais un bon contact avec le rappeur Awadi, il m'a aidé dans ma carrière. Claudy Siar m'a appelé un jour pour me demander si je pouvais représenter l'émission au Niger, après un test j'ai été retenue. Au fur et à mesure je lui envoyais les actualités musicales par téléphone, je faisais une à trois interviews par mois et ainsi pendant trois ans jusqu'à son arrivée à Niamey en 2006 pour le tournage de son émission couleurs tropicales. C'est à cette occasion que je l'ai rencontré pour la première fois.

Explique-nous le déroulement de ces interviews.

En fait on m'appellait pour que je présente l'artiste, mais bien avant cela j'envoyais le son. J'ai toujours envoyé des titres qui cartonnaient. Ensuite j'écrivais quelque chose sur l'artiste.

Le plus souvent l'interview se passait en direct sauf quand Claudy Siar était en voyage, alors on enregistrait ça avant l'émission. Je prenais l'antenne lors de son émission et je parlais de l'artiste, ils passaient sa musique et ensuite je le reprenais hors antenne pour débriefer. Ces interventions dans l'émission de Claudy étaient bien préparées avant de passer à l'antenne. Je lui parlais surtout de l'artiste, de ce dont parle le son, du message etc. Ça ne dure que quelques minutes, il fallait que je sois le plus précis possible. Claudy Siar, tout ce qui l'intéresse c'est la génération consciente, il faut que la jeunesse bouge, il faut qu'elle se conscientise, c'est ça en fait l'objectif.

C'est une bonne émission elle est très intéressante. Ici les jeunes sont très à l'écoute, ils se sentent concernés, c'est une émission qui s'adresse à tous les africains même si ce n'est pas que pour les africains. La jeunesse africaine se sent vraiment visée en l'écoutant. En fait ce n'est pas que de la musique, c'est aussi des artistes qui interviennent, cette émission est reconnue à l'échelle internationale, je pense qu'elle fait la fierté des africains.

(suite de la page 15)

Claudy ne m'a pas parlé du nom de l'émission, mais je crois que s'il parle de couleurs c'est peut être pour parler de toute cette Afrique, de la chaleur africaine, je pense qu'il parle de couleurs parce que ça fait beaucoup de genres de musique, la couleur va dans ce sens là, je pense.

Quand as-tu cessé ton travail avec couleurs tropicales J'ai exercé avec Claudy Siar jusqu'en 2008. C'est moi qui ai coupé le contact pour certaines raisons. J'ai jeté l'éponge mais je suis resté en contact avec lui jusqu'en 2009.

En tout cas jusqu'ici on ne m'a pas appelé pour me dire que bon voilà tu es remplacée par celui-ci ou celle-là concernant ce poste ; donc dans les normes je porte encore ce chapeau même si je ne fais vraiment pas ce travail. Je souhaite quand même qu'il y ait quelqu'un qui puisse continuer à le faire, ça me ferait plaisir ; mais jusqu'à preuve de contraire je suis toujours représentante de couleurs tropicales.

À quoi est du cet abandon exactement ?

C'est du à mon mariage en 2008, c'est du à ma petite famille, j'étais partagée, entre temps j'ai repris aussi les études. Je ne faisais pratiquement plus d'animation, c'était difficile de tenir le cap, j'étais déconnectée, je ne me sentais pas capable de remplir cette tâche, ce qui fait que je me suis retirée. Voilà les raisons pour lesquelles j'ai préféré jeter l'éponge.

Aujourd'hui je reprends ce métier petit à petit mais je ne me suis pas encore totalement remis dedans.

Le métier d'animatrice c'était quoi pour toi ?

Une passion, j'aimais beaucoup ce que je faisais, je me sentais bien dedans, je me retrouvais. J'ai vécu vraiment comme il le faut dedans, j'ai gagné ma vie dedans il faut le dire même si ce n'est pas un monde facile, surtout pour une femme. C'est ce qui fait qu'on n'a pas beaucoup d'animatrices, ça fait peur aux filles, ici ce n'est pas accepté facilement par nos familles, c'est un peu mal vu par les gens le fait d'être animatrice et surtout d'être parmi les artistes.

Etre animatrice est une chose intéressante, ça vous ouvre les portes, ça vous ouvre le monde, j'encourage les filles à entrer dans ce métier parce que c'est un métier d'ouverture, un métier d'avenir.

Quel est ton dernier mot ?

Je souhaite beaucoup de courage aux artistes nigériens, je les encourage, il y a plein de choses qui se passent qui sont intéressantes, c'est vrai, même s'il y a moins de groupes il y a quand même des groupes qui font de choses importantes, donc je les encourage et je les souhaite une bonne année et beaucoup succès.

Walter Issaka Alzouma



Barry Ibrahim Fatoumata est étudiante en médecine à l'université Abdou Moumouni de Niamey, elle écrit également des nouvelles littéraires et de la poésie. Adelle comme l'appelle certains, a représenté le Niger en nouvelle aux 7è jeux de la francophonie de Nice en France. En novembre dernier elle a de nouveau représenté le Niger au festival paris polar 2013 où elle a reçu le 2ème prix du concours « jeu de piste ».

La poésie, la nouvelle, comment les définis-tu ?

La poésie je dirai que c'est l'art du langage qui traduit des sentiments, des émotions, des images. À l'écrit les textes poétiques sont généralement courts. Quant à la nouvelle littéraire, c'est un récit court qui est apparu au moyen âge. Elle est proche du roman mais d'inspiration réaliste. Contrairement au roman elle est centrée sur un seul événement, les personnages sont très peu nombreux, moins développés. La fin d'une nouvelle est souvent inattendue et prend la forme d'une chute.

Écrire, qu'est-ce que ça représente pour toi ?

Un plaisir, l'amour pour les mots, des messages. Comme le disait Césaire « toute création, parce qu'elle est création, est participation à un combat libérateur ».

Écrire pour moi c'est matérialiser mes sentiments, mes émotions, etc. Je n'ai pas d'endroit fixe, ni de moment pour écrire. Je suis plus inspirée le soir et à l'aube. Cela est dû au fait que j'adore ces moments avec toutes

leurs beautés, le soleil qui disparaît, le mystère du noir, le silence, le monde qui se réveille avec de nouveaux projets, de nouvelles émotions. L'écriture est pour moi une question de vie, c'est exister, je ne m'en sépare jamais.

Je n'ai pas encore édité mais à travers les concours de nouvelles et de poésies que j'ai gagné quelques unes de mes œuvres ont été publiées dans des journaux locaux, néanmoins l'édition de mes œuvres fait partie de mes projets. Il y a aussi les organisateurs des concours auxquels j'ai participé qui projettent de faire des nouvelles lauréates dont la mienne, un recueil.

Un écrivain pour moi est quelqu'un qui fait de la création littéraire sa profession. Un écrivain c'est d'abord écrire des textes, des livres, pouvoir les publier, les éditer afin que les lecteurs puissent avoir accès à ces œuvres.

Parles-nous de ta participation aux 7èmes jeux de la francophonie.

C'était bien. J'ai présenté ma nouvelle « La quête » à la bibliothèque Louis Nucera avec les 23 autres pays participants. Chaque représentant avait cinq minutes pour se présenter, parler de son œuvre en général, dix minutes pour lire un extrait du texte en compétition. Les questions dépendaient de l'intérêt que portaient le public et le jury au texte. « La quête » est un récit dans lequel un jeune étudiant en astronomie, Rayane, qui rêve de villa dans un quartier cosu, et de voyage sur la planète mars. Un rêve duquel le jeune étudiant est brutalement réveillé par le bourdonnement d'un insecte, qui le ramène à sa dure réalité de pauvre étudiant devant parcourir une quinzaine de kilomètres à vélo pour se rendre à son université. Cette histoire a été beaucoup appréciée par le jury et par les participants. Dans la salle il y avait plein de nigériens qui me soutenaient, je me suis battue pour les représenter avec dignité.

Après les délibérations, j'ai été choquée par les résultats car je pensais vraiment figurer parmi les lauréats, mais je me suis ressaisie à la sortie de la salle. La délégation nigérienne m'y attendait et m'a accueilli avec des acclamations, des félicitations, etc. Ça a été un moment de fortes émotions. Dans un concours il y a toujours un gagnant et un perdant, l'essentiel c'est de se donner à fond et de se battre pour le mérite.

Participer à ces jeux est déjà une grande chose. J'ai rencontré des écrivains, des amoureux de la littérature, des gens qui comprennent mon langage avec qui nous avons partagé nos émotions. Autour d'une table chacun défendait les couleurs de son drapeau au sein d'une même famille la francophonie. En parlant la langue qui nous lie, le français. C'était formidable.

Néanmoins nous avons déploré un peu l'organisation, quelque fois la restauration et surtout les programmes. Dans le cas de la littérature on nous a demandé de lire un extrait d'un texte qu'il aurait fallu lire en entier afin qu'il

prenne tout son sens. En plus le jury avait fait son choix des textes lauréats bien avant les présentations des différents candidats. Mais croyez moi l'essentiel est fait, le Niger s'est distingué.

Tu as également représenté le Niger en novembre dernier à Paris, peux-tu en parler ?

Oui en effet, c'était au festival Paris Polar 2013. J'ai été au salon du livre Paris polar du 22 au 25 novembre à la mairie du 13ème arrondissement de Paris. J'ai participé à ce concours avec ma nouvelle qui s'intitule « curriculum vitae » et j'étais la seule africaine. En fait l'idée du concours c'est de jouer au détective, chaque équipe devait alors faire des enquêtes sur un meurtre. Par équipe nous avions mené plusieurs heures d'enquête dans toute la ville. Ce jeu a débuté la matinée du 23 à 10h à la bibliothèque Jean Pierre Melville et s'est terminé à 4h dans l'après midi à la mairie du 13ème. Suite à ça le 2ème prix du « jeu de piste » m'a été décerné le même jour dans la salle des fêtes en présence des écrivains invités et du public venu nombreux.

« Curriculum vitae » raconte l'histoire d'un grand homme politique qui raconte son histoire dans un roman qu'il laisse à son peuple. Il tua son premier rêve (sa femme) pour faire vivre le second (gouverner).

A ce festival j'ai eu un tête à tête avec 12 des 23 écrivains invités dont Olivier Truc (prix du roman polar 2013), Sam Milar, Bernard W, Qiu Xiaolong, etc qui m'ont prodigué de sages conseils sur la réécriture et l'accès aux maisons d'éditions.

Comment arrives-tu à gérer les deux, la médecine et la littérature ?

Dans ma vie la littérature a toujours existé avant la médecine. Après mon baccalauréat, je me suis inscrite en faculté de médecine, quand même écrire et moi nous sommes liés par un amour infini. Tous les trois nous formons un trio parfait. La formation médicale finira, l'écriture continuera. Le travail en tant que médecin commencera et l'écriture demeurera. Les deux évolueront ensemble INCH'ALLAH. D'ailleurs cela me fait penser à un de mes écrivains préférés, Jean Christophe Rufin, qui est médecin et écrivain membre de l'académie française.

Quel est ton dernier mot ?

Merci du fond du cœur aux nigériens qui ont cru en moi et qui m'ont soutenus. J'encourage les jeunes amoureux de l'écriture à écrire sans hésiter, je les encourage à aller vers leurs aînés pour des conseils, de réécrire leurs textes jusqu'à ce qu'ils soient bien meilleurs à leurs yeux, de se renseigner sur les concours de nouvelles à l'échelle nationale et internationale.

Enfin, je demande à tous nos aînés dans l'écriture de nous prêter oreille afin que la littérature nigérienne puisse être distinguée dans le monde.

Walter Issaka Alzouma



Femmes plasticiennes



Le samedi 7 décembre 2013 a eu lieu le vernissage de l'exposition des tableaux des 13 plasticiennes de la Résidence Panafricaine des Femmes Plasticienne dont notre compatriote, Kadi Mariko, faisait partie. Plus de 40 œuvres ont été exposé lors de cette cérémonie, présidée par le Maire central de la ville de Parakou, monsieur Souley ALAGRE.

Etaient présents aussi le deuxième adjoint du Maire monsieur Pierre ARAYE, des dignitaires coutumiers, madame Alima ABDOULAYE, Conseillère Municipale et présidente du Comité d'Organisation, madame Rissikatou LASSISSI Conseillère Municipale, madame Alimatou Doko, coordinatrice de Centre des Arts et Métiers de la Femme de Parakou, madame SINIMBOU Memouna, sans oublier madame SIDIBE née Dakara chargée de l'accueil, l'hébergement et la restauration.

Pendant la visite guidée de l'exposition monsieur le Maire n'a pas manqué de saluer la persévérance et l'engagement profond de monsieur François SOUROU OKIOH, coordinateur de la résidence dans cette initiative qui contribuera fort à faire de Parakou une grande ville culturelle dans l'Afrique en particulier et le monde en général.

Pour montrer sa ferme volonté de s'approprier cette manifestation, la Mairie de Parakou a offert un terrain d'environ deux hectares au Comité d'organisation de la Résidence Panafricaine des Femmes Plasticienne. Selon le coordinateur de la manifestation, cet espace sera bientôt le siège permanent des éditions à venir de la manifestation.

Afin de mieux situer ce projet Monsieur HOUNKPATIN Philémon Comlan a fait une contribution sur l'avènement de l'art plastique moderne en Afrique de l'Ouest. Il en résulte que c'est avec les indépendances qu'un nouvel art visuel put voir le jour.

L'art plastique moderne africain est caractérisé par certains matériaux et techniques très différents de ceux de l'art plastique traditionnel constitués de clous,

boulons, vis en métal, de cadenas, miroirs, verre et d'objets de récupération, de la peinture industrielle, etc. Quand aux techniques, les principales introduites en Afrique sont la peinture sur toile, la peinture à l'huile, l'aquarelle, la gouache, la gravure sur bois ou sur métal.

Au début du XXe siècle et de façon décisive vers les années 1920 et 1930 se développa en Afrique subsaharienne, un art dit moderne, avec la création des missions catholiques, l'introduction des techniques artistiques suscitées. Au début, c'était simplement des ateliers d'initiation d'art. Plus tard, il s'est développé avec les moniteurs, prêtres et maîtres Catéchistes blancs un art d'évangélisation. Ceux-ci développaient un art d'apprenti, où les élèves apprenaient à peindre des motifs religieux tels que la vierge-Marie, le Christ, la représentation des douze apôtres, etc. Avec le temps, il s'est développé un art négro Chrétien avec une adaptation de la religion Chrétienne au milieu africain. Des vierges, Christ et anges noirs furent alors sculptés et peints. A l'art négro africain a succédé l'art académique proprement dit surtout dans les années 60, avec la création de quelques grandes écoles universitaires ou instituts d'art en Afrique. Nous avons par exemple :

La création en 1937 du Département d'Art du Collège d'Achimota au Ghana, puis ce l'Ecole des Beaux Arts Kwame N'krumah dirigé par le sculpteur allemand H.V. Méyérowitz fuyant le nazisme de son pays.

La création la même année d'une School of Art en Ouganda pour la sculpture et les arts appliquées avec Margaret Trowell.

En 1960, l'ouverture des Départements d'Art du collège Technique de Yaba à Lagos et du Collège d'Ibadan au Nigéria. Ce dernier deviendra en 1962 la Faculté des Arts de l'Université d'Ibadan. Toujours en 1962, l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Abidjan en Côte d'Ivoire a été créée. Elle deviendra en 1967 l'Institut National des Arts.

Oumarou Kadry Koda

La Nouvelle Imprimerie du Niger



**soutient la culture
et la jeunesse nigérienne**

Objectifs de l'Initiative Adolescentes UNFPA



Stopper les mariages des enfants



Cibles :
Adolescentes non mariées
10-14 et 15-19 ans
scolarisées et non scolarisées

Retarder les grossesses précoces



Cibles :
Adolescentes mariées et
non mariées
10-14 et 15-19 ans
scolarisées et non scolarisées

Services mobiles
by **AIRFRANCE** 



Achetez ou modifiez* votre billet,
choisissez votre siège, informez-vous en temps réel
et retrouvez tous nos services où que vous soyez
sur **mobile.airfrance.com**

AIRFRANCE KLM

* Pour tout billet modifiable sans frais.